

L'écran ventriloque

André Gaudreault, Germain Lacasse, André Gaudreault et Germain Lacasse

Numéro 65, février–mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22691ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaudreault, A., Lacasse, G., Gaudreault, A. & Lacasse, G. (1993). L'écran ventriloque. *24 images*, (65), 41–44.

16 IMAGES

LA GAZETTE CANADIENNE-FRANÇAISE DU CINÉMATOGRAPHE

VOL 2 N° 1

L'ÉCRAN VENTRILOQUE

L'une des découvertes les plus étonnantes eu égard à l'accompagnement des films à l'époque du «muet» concerne justement cet «explicateur» de films en direct qu'était le bonimenteur. Les chercheurs commencent à peine à documenter l'existence de ce personnage et à découvrir les différentes facettes de sa fonction et des techniques qu'il utilisait.

Il arrive souvent que des expressions courantes soient relativement inadéquates. L'expression «cinéma parlant» en est un bon exemple dans la mesure où elle laisse facilement l'impression que le cinéma qui a été produit avant 1927, date officielle de l'«arrivée du parlant», ne connaissait pas la parole. Or, tel ne fut pas le cas. Il y eut entre 1895 et 1927 de très nombreuses tentatives de synchronisation du son enregistré. Il y eut aussi d'assez nombreux cas de films accompagnés de la voix de comédiens, cachés dans les coulisses ou derrière l'écran, qui, comme de véritables ventriloques, donnaient en direct les répliques que s'échangeaient les pantomimes de l'écran, en synchronisation approximative avec les images. Il y eut aussi le phénomène important du «bonimenteur» qui, lui aussi en direct mais au vu du public, accompagnait les films de ses explications et commentaires.

Le Québec semble un terrain de prédilection pour faire l'étude de cette figure fondamentale du cinéma muet. En effet, il appert qu'ici cette espèce a été plus nombreuse et plus vivace qu'ailleurs. Alors que, dans les autres pays, le bonimenteur semble être disparu vers 1907-1908, remplacé par les intertitres et le montage, ici on peut suivre sa trace jusque dans les années 20.

Les bonimenteurs au Québec

Ce qu'il faut d'abord savoir sur l'exploitation des films au cours de la période du cinéma des premiers temps, c'est que l'instance qui exerce le contrôle final sur les films montrés, y compris sur le boniment, c'est l'exploitant. Jusqu'en 1913, les films sont généralement très courts (à peine quelques minutes) et un programme est alors constitué d'un assez grand nombre de titres. C'est à l'exploitant, qui était jusqu'en 1906 presque nécessairement un entrepreneur itinérant, que revenait le choix des titres et de leur ordre de projection. C'est aussi à lui que revenait le choix de faire accompagner, ou non, les films d'un boniment.

Le premier bonimenteur qu'aient entendu les Québécois serait le dénommé Henry de Grandsaignes d'Hauterives, un aristocrate breton ruiné qui, dès 1897, tenta de faire fortune avec le cinéma naissant¹. Quand les journalistes parlent de lui, ils font souvent écho aux commentaires que celui-ci faisait pour accompagner les vues qu'il projetait, soulignant par exemple que «la conférence...» se faisait «dans un français impeccable» (*Quebec Daily Mercury*, 30/04/98) ou écrivant que «chaque syllabe souligne un jeu de physionomie ou de scène» (*L'Étoile du Nord*, 31/01/01). Henry de Grandsaignes fut un véritable pionnier du cinéma au Québec, dans la mesure où, entre 1897 et 1907, il vint annuellement, de sa France natale, œuvrer au Canada français. Il fut probablement le premier exploitant régulier de cinéma que la province de Québec ait connu et ce, sans avoir jamais possédé de salle de cinéma ! À cette époque, il n'y avait pas encore de salle fixe, ni de public fixe. Henry cheminait de ville en ville pour présenter un spectacle de «vues animées» qu'il n'était pas obligé de renouveler très souvent puisque les publics se renouvelaient.

Le bonimenteur cadre d'ailleurs très bien avec une exploitation sporadique et itinérante du genre. Celle-ci est généralement le fait d'un petit entrepreneur prêt à tout pour que son négoce soit lucratif, même à bonimenter ses films. Le boniment était fort utile pour donner un caractère noble aux «petites vues». Les premières années, dans le but évident de faire avaliser son numéro de films par les toutes puissantes autorités religieuses du temps, Henry de Grandsaignes présentait son spectacle comme une «conférence illustrée». Il s'inscrivait ainsi dans une longue tradition d'utilisation de l'image à des fins plus ou moins pédagogiques. La lanterne magique, qui a précédé le cinéma comme moyen de projection des images, a connu elle aussi, à la fin du siècle dernier, sa vague de conférenciers et de prêcheurs qui s'en servaient pour illustrer leurs propos : conférences sur la tempérance, la colonisation des nouvelles

BENNETTS

AUJOURD'HUI

VUES PARLANTES

La belle histoire irlandaise

The Tale the Autumn Leaves Told

LA COMEDIE

'Fluffy Dimples'

8 — AUTRES SUJETS — 8

Le meilleur Théâtre en ville.

ADMISSION : 5 et 10 cts

Matinée, 2 et 3.30 heures.
Soirée, 8 et 9.30 heures.

Publicité parue dans *l'Événement*
(un journal de Québec) du 30 octobre 1908

régions, la Passion du Christ ou les bienfaits de la foi.

Le vicomte d'Hauterives a été très populaire à l'époque et les journaux ont suivi son activité d'assez près, ce qui nous permet aujourd'hui de documenter quelque peu l'histoire mal connue des bonimenteurs. Henry de Grand-saignes nous a aussi légué quelques lettres qui constituent autant de traces de son activité :

« Nous faisons en ce moment toutes les petites villes de 2 à 3 000 habitants et presque chaque jour nous faisons salle pleine, le public canadien est très enthousiaste de Napoléon 1^{er} et de la guerre de 1870. Les conférences, si l'on peut appeler conférence les explications que je donne avant chaque tableau, plaisent. On m'applaudit parce que je flatte la petite fibre patriotique. » (17/01/1898)

Au début, doit-on en conclure, Henry de Grand-saignes faisait son boniment entre deux vues. Très vite, il sera amené à changer sa technique : « M. le vicomte d'Hauterives donne maintenant les explications au fur et à mesure que les tableaux vivent devant les yeux », comme nous l'apprend le chroniqueur d'un hebdomadaire régional (*Le Courrier de St-Hyacinthe*, 29/10/98), en un commentaire très évocateur. Un peu plus tard, le 3 mai 1900, c'est le journaliste de *L'Écho des Bois-Francs* qui écrit : « Nous devons dire que M. le vicomte d'Hauterives nous fait le récit de chaque vue avec clarté, précision et délicatesse. Aussi l'auditoire l'écoute avec attention. Il sait le captiver et

l'intéresser. » La critique n'est pas toujours aussi laudative. En novembre 1900, un dénommé Raoul Labrosse, du Séminaire Ste-Thérèse, parle d'un « homme qui se morfond à vous expliquer ce que vous voyez, que vous n'écoutez pas et qui vous récite imperturbablement son boniment jusqu'à la fin ! » (*Les Annales Thérésiennes*). Un autre commentateur, qui n'apprécie guère plus le bonimenteur, nous révèle plusieurs des astuces du métier (*Le Trifluvien*, 11/11/04) :

« Pour commencer prenons le train de Paris sur le toit duquel le vicomte nous invite à monter. (...) Ne manquons pas de voir, en passant, un village suisse et d'y admirer les belles bêtes de vaches "qu'on doit traire dans cinq minutes". Le vicomte est parfois plus bête; à Trois-Rivières, où un groupe de spectateurs chahutait pendant une représentation, imitant le bêlement des moutons, le vicomte dit : "Je suis heureux de constater que toutes les bêtes ne sont pas dans le tableau". »

Les mauvais bonimenteurs étaient immédiatement critiqués, et vite remplacés semble-t-il. Le 12 janvier 1909, la critique du *Montreal Star* compare deux prestations de qualité différente : « The lecture in French this week surprised those who heard that of last week, which was simply incomprehensible. » Une semaine plus tard, le 19 janvier, le même journal écrit : « The moving pictures were well chosen, and the talk in French given by M. Dalbert proved very interesting. » Le bonimenteur ne fera donc pas toujours l'unanimité. On trouve jusque dans les années 20 des critiques dans les journaux quant à sa présence et à son rôle. Ainsi dans *L'Action catholique* du 20 juin 1916 : « Mais il faut toujours compter avec les commentaires du bonhomme qui explique les vues. Dans certains de nos théâtres, il se donne par ce moyen, des vrais cours d'impiété, sans compter les leçons d'immoralité. Ainsi, pas plus tard que vendredi dernier, un de ces savants se payait le luxe de vouloir ridiculiser la dévotion à Saint-Antoine. C'est un cas entre dix mille. » Ici, c'est aux idées du bonimenteur qu'on s'en prend, non à sa technique. Dans *Le Petit Québécois* (sic) (12/02/10), on écrit encore : « Pourquoi infliger aux spectateurs le supplice d'une voix criarde qui vous écorche les oreilles avec du français de cuisine ? Pour ma part, je me passerais volontiers de ces conférenciers chargés d'expliquer des vues faites pour être comprises des yeux sans autre explication. Mais puisqu'on tient à nous en donner, de grâce ! qu'on nous en donne qui sachent le français et qui puissent parler avec quelque bon sens... »

Le chœur des bonimenteurs

À Montréal, alors que l'exploitation cinématographique se sédentarise progressivement, une cinquantaine de salles de cinéma ouvriront leurs portes entre 1906 et 1914. Une bonne part d'entre elles auront leur bonimenteur. Il s'agit en général d'un acteur de théâtre, le plus souvent un Français d'origine (à cette époque, le théâtre québécois n'existe que depuis peu et ses acteurs sont pour la plupart des Français). Comme nous l'apprennent les journaux, le Marseillais Louis Soulier travaille au Nationoscope (*La*

Presse, 12/11/07), Auguste Aramini à l'Olympia (*La Presse*, 21/09/07). Au National Biograph, on retrouve André de Reusse (*La Presse*, 27/08/07), qui deviendra plus tard un critique connu en France². Ces bonimenteurs n'auront pas tous un succès égal. Les journaux prennent parfois plaisir à rapporter leurs gaffes. Celui du Nationoscope, Louis Soulier, fut à quelques reprises l'objet de la risée des journalistes. Au cours de la projection d'une « vue animée » montrant l'Arc de Triomphe, Soulier s'écrie : « Ce magnifique monument, mesdames et messieurs, a été construit par César Auguste... » (*Le Canard*, Montréal, 21/07/07). Les critiques ont bien ri de ses maladresses, mais la chose est heureuse pour nous puisque, ce faisant, ils nous laissaient de précieuses traces de la prestation du bonimenteur.

Le bonimenteur ne fait pas qu'expliquer les vues qu'il montre. On peut imaginer qu'il se donne aussi comme mission de susciter les émotions qu'une image muette ne peut pas toujours aisément transmettre. Côté émotions, il peut compter sur l'apport du pianiste. Les bons pianistes de cinéma muet savaient inventer, improviser selon le genre du film; le bonimenteur devait faire de même. On peut imaginer que son propos n'était pas seulement descriptif, mais aussi émotif, dramatique, théâtral.

Le public du Québec d'alors semble avoir adopté avec une ferveur peu commune la figure du bonimenteur. Ernest Ouimet, à propos duquel son neveu et biographe Léon Bélanger a écrit qu'il détestait les maîtres de cérémonie³, a pourtant dû satisfaire son public et lui en fournir un. Celui qui officiait au Ouimetoscope, du moins en 1908, s'appelait Georges Bissonnette, dit « le gros Georges », dont on a écrit qu'il avait une voix de stentor (*Le Canard*, 15/08/08). Souvent, le bonimenteur était aussi un « chanteur de genre », ou un chanteur comique. Il faut rappeler qu'à l'époque, avant 1915 surtout, les salles de cinéma ne présentaient pas seulement des films. Le spectacle comportait aussi très souvent des numéros exécutés par des comédiens, des monologues ou des chanteurs. Fréquemment, c'est l'un de ces artistes de la scène qui jouait en plus le rôle de bonimenteur.

On pousse même le souci de l'expérimentation jusqu'à faire jouer les répliques des personnages par des acteurs qui se cachent derrière l'écran et qui synchronisent, tant bien que mal, leurs voix aux mouvements et aux gestes des comédiens sur l'écran. Ainsi à Montréal, en 1909, au Lyric Hall : « The talking pictures will be in the hands of Messrs. Bothwell and Walsh, who in talking parts behind the screen give the effect of a perfect play. » (*Montreal Daily Star*, 20/02/09). Cette façon de faire semble avoir été populaire longtemps et avoir connu des variantes. Le 15 mai 1919, *La Presse* annonce dans un théâtre des « vues expliquées par M. Silvio et parodiées par Castel et Gauthier. » Castel était un comédien très populaire qui sera plus tard la vedette de *Ob! Ob! Jean!*, l'un des premiers films de fiction québécois. Quant à Alexandre Silvio, c'est le bonimenteur québécois qui semble avoir eu la carrière la plus longue. Il sera aussi propriétaire ou gérant de plusieurs théâtres et il est possible de suivre sa carrière à travers les



Henry de Grandsaignes d'Hauterives,
le premier bonimenteur du Québec

chroniques théâtrales des journaux de Montréal. Il est d'abord bonimenteur au National Biograph, puis au Readoscope. Il devient ensuite directeur de l'Electra en 1914 tout en demeurant bonimenteur au National Biograph. En 1919, il est « conférencier » au Théâtre Canadien-français, dont il devient plus tard directeur. Pendant quelques mois en 1916, il avait été propriétaire du Ouimetoscope après en avoir été gérant-bonimenteur; il le revendra mais y demeurera bonimenteur pendant longtemps, y étant encore en 1919. Il semble avoir été très en demande, et avoir parfois loué ses services à plusieurs théâtres à la fois. Nous pensons qu'il poursuivit ses activités jusqu'à l'arrivée du cinéma parlant, mais n'avons pu vérifier cette hypothèse. Nous savons cependant qu'il était encore actif en 1921⁴.

Ici et... ailleurs

L'un des rares autres pays où le bonimenteur connut une popularité aussi importante, sinon plus, que chez nous, c'est le Japon. Là, le bonimenteur, c'était le « benshi »⁵. On pourrait interpréter cette persistance du bonimenteur comme le signe de l'ancrage d'une tradition narrative particulière, peut-être surannée. Autour de 1908-1910, le bonimenteur disparaît vraisemblablement dans les pays grands producteurs de films, là où le langage cinématographique évolue rapidement vers le montage.

Le Québec a aussi ceci de particulier que, une fois le parlant arrivé et le bonimenteur définitivement délogé des salles de cinéma, le film muet accompagné d'un boniment



Propriétaire et gérant de théâtres, Alexandre Silvio serait le bonimenteur québécois ayant eu la plus longue carrière.

se trouve une nouvelle niche dans certaines formes de «spectacle» cinématographique : les abbés Proulx, Tessier, Lafleur et autres, qui commentent de vive voix les films muets qu'ils continuent à tourner jusqu'au début des années 60, avec une technique déjà dépassée. Ces propagandistes-bonimenteurs d'un nouveau genre montraient des agriculteurs, des défricheurs, des communautés religieuses et faisaient l'éloge de la vie rurale et de ses traditions, tandis que se développait au Québec une société industrielle et urbaine qui s'ouvrait lentement sur le monde moderne. On ne peut manquer d'établir un rapport entre la rémanence de cette forme un peu ancienne qu'est le bonimenteur et le contexte social dans lequel elle se produisit, un contexte où, on le sait, primaient tradition et conservatisme.

Il est maintenant devenu courant, dans les cinémathèques et les festivals, d'accompagner les films «muets» de la musique d'un piano ou, encore, de tout un orchestre. Il s'agit là du meilleur moyen de revaloriser le patrimoine cinématographique mondial et de permettre au spectateur d'aujourd'hui de se faire une meilleure idée de ce qu'était, en réalité, le cinéma de cette période. Car, à l'époque du muet, jamais personne n'a eu l'idée de présenter des films muets dans le silence absolu (nous reviendrons sur le sujet dans une chronique ultérieure). Le même phénomène

commence à se produire concernant le bonimenteur, que l'on s'ingénie parfois à faire revivre, ce qui demande un effort supplémentaire étant donné la lourdeur du dispositif qu'il suppose, sans parler des textes qu'il faut lui mettre en bouche⁶ ! On peut rêver et penser qu'il deviendra un jour désuet de présenter des films des premiers temps sans musique et, à la fois, sans boniment...■

NOTES

1. Pour en savoir plus long sur Henry de Grandsaignes d'Hauterives, on peut se reporter au «Dossier de la Cinémathèque» rédigé par Germain Lacasse (en collaboration avec Serge Duigou) et intitulé *L'Historiographe. Les débuts du spectacle cinématographique au Québec* (Montréal, Cinémathèque québécoise, 1985).
2. Selon Georges Sadoul (*Histoire générale du cinéma*, Paris, Denoël, 1948, tome 4, p.319 et 378), André de Reusse a été critiqué au magazine *Hebdo-Film*.
3. Léon Bélanger, *Les Ouïmetoscopes*, Montréal, VLB éditeur, 1978, p. 91.
4. On pourrait avoir tendance à penser qu'Alexandre Silvio profitait de son poste de directeur de théâtre pour faire le bonimenteur sans que la chose plaise au public et qu'il essayait ainsi d'étirer une tradition alors dépassée; mais, si l'on se fie aux commentaires de certains journaux de l'époque, Silvio semblait avoir le sens du «show business». Ainsi, dans *Le Canard* du 31 mai 1925, peut-on lire que «M. Silvio a le talent de relever les théâtres en décadence». On peut supposer que Silvio connaissait les goûts du public, et qu'il considérait le boniment comme une attraction. Il exerçait même sa «profession» à l'extérieur de Montréal, par exemple à Joliette, selon *La Presse* du 18 août 1921. Et il n'était pas le seul à son époque. *La Presse* du 25 avril 1922 parle des vues expliquées par O. St-Georges au Ouïmetoscope.
5. Voir à ce sujet le livre de Noël Burch: *Pour un observateur lointain. Forme et signification dans le cinéma japonais*, Paris, Cahiers du cinéma / Gallimard, 1982.
6. Les deux responsables de ce dossier *16 images* ont à leur actif trois tentatives du genre. La première remonte à mars 1989 alors qu'un spectacle bonimenté fut organisé au cinéma Le Clap, à Québec, avec Rémy Girard qui reprenait alors son personnage des *Portes tournantes*, John Litwin, un exploitant québécois de vues animées du début du siècle. Le spectacle fut ensuite repris, en avril, à la Cinémathèque québécoise, à Montréal. La deuxième expérience fut tenue, en juin 1990, à Québec seulement, toujours au cinéma Le Clap. Yves Jacques y joua le rôle du vicomte breton Henry de Grandsaignes d'Hauterives. La troisième et dernière expérience est toute récente, alors que, à l'occasion de la soirée de réouverture du Capitole de Québec, le 21 novembre dernier, Rémy Girard tenait à son tour le rôle du vicomte d'Hauterives. Fait à remarquer, Henry de Grandsaignes s'était effectivement produit au Capitole (qui s'appelait alors l'Auditorium), en décembre 1905.

16 IMAGES

DOSSIER PRÉPARÉ SOUS LA DIRECTION D'ANDRÉ GAUDREULT AVEC LA COLLABORATION DE GERMAIN LACASSE
RECHERCHE ET RÉDACTION: ANDRÉ GAUDREULT ET GERMAIN LACASSE
ADJOINTE: KAREEN DIONNE